

## ALLEMANDS ET FRANÇAIS

---

### I

Le 19 août 1870, sur la foi des dépêches qui disaient l'armée de Metz victorieuse, nous partions pour la rejoindre. A Sedan on ne put nous donner aucune indication sur les chances que nous pouvions avoir de réaliser notre plan. A Montmédy, nous vîmes à la gare le baron Larrey, inspecteur général des ambulances militaires, qui nous demanda si nous savions où était l'empereur et où était l'armée. A Audun-le-Roman nous apprîmes enfin quelque chose. Un aumônier militaire, qui avait fui le 18 de Saint-Privat en flammes, nous apprit que Bazaine avait été rejeté sur Metz après une lutte acharnée. Des milliers

de blessés, disait-il, étaient encore sur le terrain ; il fallait nous y porter au plus vite.

Il était quatre heures et demie, le ciel était couvert et il commençait à tomber une pluie fine et froide. Nous prîmes la route de Briey. Des paysans qui s'enfuyaient, les uns en carriole ou en chariots, d'autres à pied, tirant leurs vaches derrière eux, nous regardaient d'un air hagard, ne pouvant rien répondre à nos questions, sinon : « Les voilà, ils viennent ! » Les femmes pleuraient et tremblaient. Un curé croisa notre route ; il lisait son bréviaire. Comme nous lui demandions s'il savait quelque chose, il leva les yeux d'un air étonné, et reprit paisiblement sa lecture et sa promenade. Enfin au moment d'arriver au village de Landres, deux uhlands postés sur le point le plus élevé de la route, nous arrêtaient de loin en criant et en nous visant avec leurs grands pistolets. Notre chef mit pied à terre, un officier de uhlands s'approcha, et avec la plus grande courtoisie, après l'avoir remercié des secours qu'il apportait aux blessés,

lui donna la note des endroits où notre aide serait le plus nécessaire. Il n'indiqua point naturellement les trop fameuses carrières de Jaumont où l'on ne s'était pas battu, mais Saint-Privat, Sainte-Marie-aux-Chènes et Amanvilliers.

Le lendemain 21 août de bon matin nous étions à Saint-Privat. Malgré la prodigieuse activité des ambulances allemandes et le personnel immense dont elles disposaient, tant militaire que civil, des centaines de blessés étaient encore étendus par terre dans les rues, sur un peu de paille, sans pansement, sans nourriture. Dans les champs, tout jonchés de débris de la bataille, on enterrait les morts; mon imagination, frappée pour la première fois par ce sinistre spectacle, a conservé le souvenir, exagéré sans doute, de tous ces cadavres entassés en monceaux réguliers et formant comme de noires murailles. Nos ressources comme nourriture et pansements furent vite épuisées (1). Sur le conseil

(1) Je ne raconte rien des mille accidents de notre vie

d'un officier, nous eûmes la malheureuse idée d'aller à Doncourt, au quartier-général du prince Frédéric-Charles, demander l'autorisation d'envoyer chercher hors des lignes prussiennes des provisions et des secours. Nous fûmes reçus avec insolence; un officier supérieur d'état-major se répandit en invectives contre la lâcheté et la paresse des chirurgiens militaires français. Enfin, grâce à l'intervention bienveillante du docteur Lœffler, on se contenta de nous ordonner de rester à Doncourt, avec défense expresse de sortir du village, où d'ailleurs l'ouvrage ne manquait pas.

A peine y étions nous depuis vingt-quatre heures, que le 22, à trois heures et demie,

d'ambulance et n'ai pas voulu faire une histoire complète de notre campagne. Les récits de ce genre abondent et ils se ressemblent tous plus ou moins. Je n'ai voulu raconter ici que ce qui m'a paru caractéristique, et noter les circonstances au milieu desquelles j'ai recueilli mes observations. Les personnes curieuses de détails précis et pittoresques, peuvent consulter le livre si bien fait de M. Delmas : *De Frœschwiller à Paris*. J'ai cru en le lisant, relire mes propres souvenirs.

un officier de dragons blond et long appelle M. Monnier, et lui remet un papier ainsi conçu :

« La Société de M. F. Monnier, composée de MM..... partie de Paris le 19 au soir, arrivée le 21 à Doncourt, a l'ordre de se rendre immédiatement à Paris par les étapes suivantes :

« Le 22 août, à Etain, — le 23, à Aubréville, — le 24, à Suippes, — le 25, à Epernay, — le 26, à Mézy, — le 27, à Changis, — le 28, à Chelles, — le 29, à Paris.

« Ces Messieurs ne doivent pas s'écarter de la route qui leur est indiquée, et ils seront traités comme prisonniers de guerre si on les trouve sur tout autre point, parce qu'il y a des sujets suspects parmi eux (1).

« Cet ordre de marche est communiqué à toutes les autorités militaires, et le chef de la Société, M. Monnier, a le devoir de pré-

(1) Nous avons su plus tard qu'un de nos médecins avait en effet joué en Orient un rôle politique qui avait déplu à la cour de Berlin.

senter ce passe-port à chaque commandant de place des endroits occupés par les troupes allemandes.

Doncourt, le 22 août 1870.

« Le commandant du grand quartier-général,

(*Signature illisible*) (1).

— Nous trouverons donc des commandants prussiens jusqu'à Paris? fit observer M. Monnier.

— Oh! dit en ricanant l'officier, sinon jusqu'à Paris, au moins jusqu'à Epernay.

— Mais vous nous faites faire des étapes de plus de soixante-dix kilomètres. C'est impossible.

— Les routes sont si belles en France! répondit l'autre avec l'air satisfait de l'homme qui a décoché une fine plaisanterie.

Il fallait obéir; nous devions être le soir à Etain et il était tard. Nous n'avions rien mangé depuis le matin, nous demandâmes à

(1) Probablement *von Stiehle*.

acheter du pain, aux Prussiens naturellement. Eux seuls dans le village avaient des vivres et chaque habitant recevait d'eux journellement la ration d'un soldat. On trouva plaisant à l'état-major de refuser cette demande et de nous dire de nous tirer d'affaire comme nous pourrions. On partit. A vingt kilomètres environ de Doncourt, une ordonnance à cheval accourut à toute bride.

— Vous êtes l'ambulance française de Doncourt?

— Oui.

— Le major Loeffler m'a chargé de vous remettre ceci.

C'était un énorme pain et trois saucissons que nous envoyait notre confrère de l'Internationale.

Sur la route de Doncourt à Etain, les habitants étaient plongés dans la stupeur; ils ne pouvaient comprendre ce qui s'était passé : l'empereur s'enfuyant sur la route de Verdun avec un régiment de cavalerie; l'armée de Bazaine qu'ils avaient vue le 16 et qu'ils

avaient crue victorieuse, refoulée sur Metz; les Prussiens, inondant déjà tout le pays et le rançonnant avec une minutie savante et impitoyable.

« Est-ce que l'empereur ne fera rien pour nous ? » nous disait une pauvre femme en pleurant.

Etain était occupé par les Saxons que commandait le général de Steinbach. Il maintenait parmi ses troupes la plus rigoureuse discipline. Nous avons vu châtier rudement un soldat qui avait volé un paquet de tabac. Grâce aux frères de la doctrine chrétienne et à l'hospitalité du percepteur, nous trouvâmes à Etain, bien qu'il fût déjà plus de neuf heures du soir, bon souper et bon gîte. Le lendemain nous partions pour Verdun. La route était déserte, on n'y rencontrait pas même d'éclaireurs prussiens. A Verdun pourtant toute la ville était en émoi. Elle était, disait-on, entourée d'ennemis; on nous conseillait de rester; les uhlands nous feraient quelque mauvais parti. Fort incrédules, nous



repartons dans la direction de Clermont. A mi-chemin de cette ville, par conséquent à huit lieues en avant des lignes allemandes, nous rencontrons en effet sur la grand'route deux uhlands. Ils se rangent de côté et nous regardent passer en fumant leur cigare. La veille ils avaient forcé les paysans d'un village voisin à détruire le télégraphe et le chemin de fer. Laissant sur notre gauche Aubréville où notre marche-route nous ordonnait d'aller nous présenter au commandant prussien (1), nous poussons droit sur Clermont où nous causons un immense émoi. La population, persuadée que l'ennemi va survenir d'un moment à l'autre, s' imagine en nous voyant que ce sont les Prussiens qui arrivent. On se précipite dans les rues à notre rencontre, et des femmes viennent nous supplier de ne pas leur faire de mal et de traiter la ville avec douceur.

(1) Les éclaireurs prussiens arrivèrent en effet ce même jour à Aubréville. Ils devaient relier par la vallée de la Meuse et l'Argonne, l'armée de Frédéric-Charles et celle du Prince Royal.

Nous voulions à tout prix rentrer au plus vite dans les lignes françaises. Le soir même nous étions à Sainte-Menehould, et le 25 nous arrivions au Chêne-Populeux où la population non moins affolée qu'à Clermont, venait d'apprendre l'arrivée de huit mille Prussiens. C'était nos trois voitures qu'on avait vues de loin sur la route.

A Monthois et à Vouziers nous avons trouvé des détachements de l'armée française ; nous avons appris le mouvement de Mac-Mahon sur Sedan. Notre chef d'ambulance nous dirigea aussitôt vers les points où il jugeait que nous pourrions être le plus utiles. Le 27 nous étions établis à Raucourt, Sommehaute et Pouilly. C'est précisément entre ces trois points que se livra la bataille de Beaumont.

Le 28 et le 29 août l'armée de Mac-Mahon passa l'Argonne pour se rendre dans la vallée de la Meuse ; elle se dirigea vers Beaumont par Stonne et la Bagnole, et vers Mouzon et Remilly par Raucourt. Une partie des troupes campa dans la vallée de Raucourt. Tout l'état-

major impérial s'installa dans le village. L'empereur n'osa pas se montrer en public. Il resta toute l'après-midi du 29 dans sa chambre, au rez-de-chaussée de la maison où il logeait. De temps en temps il écartait le rideau de la fenêtre et appuyait son front à la vitre, mais sans regarder dans la rue. Il était pâle, l'œil éteint, la moustache et les cheveux très-blancs. Deux cent-gardes étaient à la porte, aussi brillants que des soldats d'opéra ; les officiers d'état-major, étincelants sous leurs costumes chamarrés, causaient et riaient, avec une gaieté qu'ils affectaient sans doute, car nul ne se faisait d'illusions sur ce qui allait se passer. Le 30 l'armée reprit sa marche. Quand le matin, le soleil perçant les brumes, éclaira la vallée toute scintillante de rosée, lorsque la diane sonna, lorsque tout le camp se remplit des hennissements des chevaux, des murmures des voix, de l'éclat bigarré des uniformes, on croyait revoir la belle, la brillante, l'héroïque armée française qu'on connaissait naguère. Mais quand commença le défilé, l'heu-

reuse impression s'évanouit. C'était une cohue en désordre, un troupeau humain s'en allant stupidement à l'abattoir. J'entends encore des zouaves à qui nous demandions où ils allaient, crier tout d'une voix : « A la boucherie ! à la boucherie ! » — A onze heures, l'empereur monta à cheval (1) ; si mes yeux ne m'ont pas trompé, il avait teint sa moustache et s'était fardé. Deux ou trois paysans hasardèrent timidement un « Vive l'empereur ! » aussitôt réprimé par les énergiques et grossiers jurons des soldats. Napoléon III traversa lentement la foule qui encombrait la place ; il saluait à droite et à gauche ; pas un salut, pas un cri ne lui répondit. Un soldat se pencha vers moi et me dit à l'oreille : « Je voudrais bien lui f..... un coup de fusil à ce c.....là. »

Une demi-heure après le départ de l'empereur, commençait la canonnade qui mit

(1) On a beaucoup parlé des embarras causés par les bagages de l'empereur. Je n'ai rien vu de semblable. Le 29 août, il n'avait avec lui, je crois, que trois fourgons. Sa personne gênait plus que ses bagages.

en déroute le corps du général de Failly. Mon ami D. et moi nous montons sur la colline pour voir où est le combat; un groupe de cuirassiers et de chasseurs interrogeaient avidement l'horizon du regard. On ne voyait pas les troupes, cachées par les mouvements du terrain et les bois, mais on voyait la fumée des canons et de la fusillade qui se déplaçait rapidement. Un des deux partis gagnait visiblement du terrain et avançait avec une prodigieuse vitesse. Un officier de chasseurs ne se tenait plus de joie : « Hein, comme ils fuient ! ils ont déjà reculé d'une demi-lieue ! » Nous nous regardions tristement, car nous savions mieux que cet officier de quel côté était venu l'ennemi. Une fois orientés, nous nous dirigeons rapidement vers une ferme où nous voulions prendre des voitures pour aller au lieu du combat. Mais toute la vallée était occupée par des troupes rangées en bataille. C'était le corps du général Douay. Nous rencontrons le général sur la route et lui demandons de passer.

— C'est inutile, répondit-il, vous ne pourrez pas arriver : restez au village, vous y aurez de la besogne.

— Avez-vous bon espoir ?

Il laissa tomber sa main avec un air de profond découragement.

— Qu'est-ce qu'on peut savoir, dit-il.

Il avait fait faire halte. « Personne ne doit quitter les rangs. » Mais déjà, malgré les cris, les efforts des caporaux et des sergents, les soldats se débandent, courent au village en criant : « Ah bah ! Nous en avons assez ; quand on ne mange pas on ne se bat pas. Bonsoir ! je file ! » Le général voyait bien qu'il n'y avait rien à faire avec des troupes ainsi démoralisées ; il disposa quelques braves compagnies en tirailleurs des deux côtés du bourg pour protéger la retraite, et la masse de son corps d'armée se précipita en désordre sur la route de Remilly (1). A l'entrée de Raucourt nous rencontrons un soldat du 21<sup>e</sup> de ligne.

(1) Le général Douay ne quitta Raucourt que lorsque tout son corps d'armée eut défilé, ainsi que le capitaine qui reste

— Qu'est-ce que vous faites ici, lui dis-je, vous êtes du corps de de Faily ?

— Ce que je fais, pardieu, je fais comme les autres. Regardez un peu.

Nous levons les yeux, et en effet du haut de la colline accouraient à toutes jambes des soldats en déroute, jetant leurs armes, leurs sacs, leurs képis. En un clin d'œil, l'ambulance installée dans la mairie fut remplie de blessés.

Les deux heures qui suivirent ne s'effaceront pas de ma mémoire. Il fallait panser les blessés, repousser les soldats valides qui cherchaient un refuge dans la mairie, leur donner un peu d'eau pour étancher leur soif brûlante. C'était un navrant spectacle que cette cohue d'hommes effarés, hagards, incapables de répondre aux questions qu'on leur adressait, ne sachant ni d'où ils venaient, ni où ils allaient, semblables à un

le dernier sur le navire naufragé. Comme chef d'armée, il n'a pas été sans doute à la hauteur de sa position, mais comme soldat, il a bravement fait son devoir.

troupeau de bestiaux surpris par l'orage. Mes impressions étaient si fortes et si multipliées que je ne m'aperçus pas que le combat s'était rapproché de nous, qu'on se battait tout autour du village ; je ne me rappelle pas avoir entendu pendant tout ce temps un seul coup de fusil ou de canon, quand tout à coup D. me dit : « Regardez, » et me montra, à cent mètres de nous, des soldats allemands et français, les uns au sommet, les autres à mi-hauteur de la colline, qui se tiraient les uns sur les autres. Chose étrange ! ce qui me frappa, ce ne fut pas l'horreur, ce fut l'absurdité de leur action. Ils me parurent grotesques. Mais cette impression fit place presque immédiatement à une impression toute différente. Les Bava-rois se mirent à tirer le canon sur le vil-lage. Un obus vint s'enfoncer avec un bruit sourd dans la toiture d'une maison en face de l'ambulance et fit tomber des décombres dans la rue. Il y eut mouvement d'effroi et un instant de confusion. Des blessés, tout à l'heure étendus presque sans force sur les



lits, se lèvent, se précipitent vers la porte ; ils veulent fuir, trouver une cave où se réfugier. Il faut les recoucher de force. L'ambulance tout à l'heure pleine de monde, se vide en un instant. Nous n'étions plus que sept dans la grande salle, mon ami et moi, deux diaconesses protestantes et trois chirurgiens assis à terre dans un coin. J'étais un peu tenté de les imiter, mais n'osais, voyant deux femmes debout.

— Ne voulez-vous pas vous asseoir ? dis-je à une des infirmières.

— Non, cela effrayerait les blessés.

Un second obus démolit le toit d'une autre maison en face de nous. Nous pensions que le troisième serait pour nous. Un silence de mort se fit dans le village. Le dernier soldat français avait disparu, la rue était vide, les maisons closes. Tout à coup on entend le son lourd et mesuré des troupes qui avancent en marquant le pas, un : halte ! retentissant ; puis le bruit sec et fort de toutes les crosses tombant à terre. On vit affluer de tous côtés

de petits hommes laids, sales, coiffés de casques de pompiers. Mon ami D. rompit le premier le silence : « Et par des Bava-rois ! » dit-il.

C'était en effet les Bava-rois. Ils avaient fait la veille une marche forcée, ils venaient de se battre pendant plusieurs heures : exténués, furieux, affamés, ils se précipitent sur le bourg et le mettent au pillage. J'avais vu tout à l'heure la bête humaine stupéfiée par la peur, je la voyais maintenant enragée par le combat. Les uns s'occupaient de voler les chevaux et les bestiaux, d'autres dévalisaient les armoires, saccageaient les boutiques; les épiciers y passèrent les premiers, des soldats versaient les pots de mélasse et de confitures dans de vieilles casquettes graisseuses, et y plongeaient leurs doigts avec délices; puis on déchira toutes les étoffes des marchands de nouveautés; d'autres se donnèrent le délicieux plaisir de casser des faïences. C'est un bruit si amusant ! A l'auberge, un misérable petit journaliste, correspondant d'une gazette de

Vienne, mettait son pistolet sur la gorge de l'hôtesse qui s'évanouissait de terreur. Il voulait faire le brave et se montrer un vrai soldat. Chez le docteur Ledant, les soldats commencent par boire ou casser plusieurs centaines de bouteilles, puis ils montent au premier, ouvrent les armoires et se mettent à empocher les bijoux. D. arrive juste à temps; il appelle un officier, qui monte. Les soldats, épouvantés, se collent au mur. L'officier demande les noms de ceux qui ont touché aux bijoux, il les inscrit et d'un air gracieux assure qu'ils seront fusillés (1). Ceux-là partis, il en revint d'autres.

La nuit était venue. Nous la passâmes tout entière à défendre la maison du docteur contre l'invasion de nouveaux pillards. De pauvres femmes s'y étaient réfugiées pour échapper aux coups de ceux qui dévastaient leurs maisons. On entendait le bruit des portes défoncées, des armoires brisées,

(1) J'ignore s'ils l'ont été; mais je sais que le lendemain, il y eut plusieurs exécutions.

des bouteilles cassées, les cris, les chants. Nous pûmes heureusement protéger nos hôtes ; sachant quelques injures et jurons allemands, nous en accablions tous les soldats qui cherchaient à pénétrer dans la maison. Toute lumière était éteinte ; ils ne pouvaient nous voir, et craignant d'avoir affaire à quelqu'un de leurs officiers, ils se retiraient aussitôt. L'insolence est, aux yeux de l'Allemand, le signe distinctif de l'autorité.

Ce qu'il faut noter pourtant, c'est que dans cette nuit de désordre et de pillage, pas une seule femme ne fut outragée, et que le lendemain matin, tous ces hommes défilaient au pas, dans un ordre merveilleux, sans laisser derrière eux un seul traînard, sans qu'il fût possible d'en voir un seul qui fût ivre.

A partir du mercredi matin, la discipline reprit tout son empire et depuis ce moment, il n'y eut plus ni vol, ni violence, ni désordre. Mais bien des dégâts avaient été commis en cette seule nuit. Deux de nos chevaux avaient été enlevés ; celui du docteur avait aussi dis-

paru, mais nous réussîmes à le retrouver et à le reprendre. Les officiers bavarois furent assaillis des plaintes de tous les malheureux dépouillés, et ils les écoutaient avec une parfaite philosophie : « C'est la guerre, » était leur refrain. Un vieux paysan vint au général Stephan lui dire qu'on lui avait bu son vin et volé deux chevaux.

— Quant au vin, dit le général, je n'y peux rien ; mais où sont les chevaux, je vous les ferai rendre.

— Mais je ne sais pas où ils sont.

— Alors que voulez-vous que j'y fasse ?

Le paysan insistant, le général légèrement impatienté, lui dit :

— Mon cher ami, tout cela est très-malheureux, mais il ne fallait pas nous faire la guerre. Ce n'est pas nous qui l'avons voulue.

— Hé, mon cher ami, réplique l'autre en lui donnant une grande tape dans le dos, ce n'est pas moi non plus qui l'ai voulue.

— Pas si fort, dit le général en riant, et adieu, j'ai autre chose à faire.

Toute la journée du 31 août, toute la nuit et toute la journée du 1<sup>er</sup> septembre, les troupes allemandes défilèrent dans Raucourt, au pas, musique en tête, sur quatre hommes de front, pour laisser toujours la moitié de la route libre aux chevaux ou aux voitures qui avaient besoin de les croiser ou de les dépasser. Toutes les cinq minutes, halte de quelques instants pour que les rangs fussent toujours bien gardés, les distances bien observées; puis le flot coulait de nouveau, passant, s'arrêtant, reprenant tour à tour avec ses intermittences régulières et son uniforme rapidité. Le 1<sup>er</sup> septembre à quatre heures du matin commença la furieuse canonnade de Sedan. Jusqu'à midi, les officiers auxquels nous demandions des nouvelles répondaient que rien n'était encore décidé. A partir de midi, ils dirent que la journée paraissait tourner en leur faveur. A six heures, on sut que le drapeau blanc avait été arboré, qu'on traitait, les uns disaient pour la paix, les autres pour une capitulation. — Du reste, nul cri, nulle

expression bruyante de joie et de triomphe. Parmi les Allemands que j'ai vus ce soir-là, je n'ai entendu exprimer qu'un sentiment : la joie de voir la guerre terminée. Pour nous, ce dénouement prévu ne nous étonnait pas ; les émotions multipliées nous rendaient presque insensibles ; nous espérions aussi la paix, et nous éprouvions une sorte de soulagement à penser que tous ces carnages allaient cesser. Raucourt contenait plus de neuf cents blessés, et le dégoût de ces scènes de sang nous montait au cœur.

La seule consolation qui nous restât dans cet accablement, c'est que l'empereur n'était pas tué, ni même blessé. Nous étions persuadés que le désespoir l'aurait poussé à chercher la mort au milieu de sa défaite. Nous tremblions déjà de voir la légende napoléonienne ressusciter sanglante et transfigurée, grâce à l'immensité même de ce désastre, expié par une mort héroïque. Ce dernier malheur fut épargné à la France. L'empereur était vivant et l'empire tué.

Dès ce moment, nous attendîmes tous les jours la nouvelle de la proclamation de la République, et l'annonce nous en parut si naturelle, que je n'ai pas noté dans mon journal quotidien la date où nous l'avons reçue.

L'espoir de la paix un instant caressé fut bien vite déçu. Le 4 septembre, des officiers allemands nous dirent que jamais on ne ferait la paix sans que l'Alsace et la Lorraine ne fussent rendues. La France ne pouvait pas consentir à l'abandon d'une partie de ses enfants sans lutter encore, si certaine que fût la défaite finale. Et d'ailleurs pouvait-on croire que son orgueil national, si accoutumé à la victoire, consentirait à s'avouer vaincu ? C'était presque aussi invraisemblable que d'attendre la magnanimité et la modération de l'Allemagne, enivrée par le sentiment tout nouveau pour elle de sa prodigieuse vigueur. Aussi, après quelques jours de repos, l'armée allemande se mit-elle en marche sur Paris ; le *Schwäbisches Merkur* eut soin de nous apprendre que l'entrée à Paris était une *récom-*



*pense due* aux troupes victorieuses, de même que l'Alsace et la Lorraine étaient le prix dû au peuple allemand.

Nous restâmes à Raucourt jusqu'au 26 septembre. Les premiers jours furent difficiles. Ce malheureux bourg avait dû fournir le 28 et le 29 août cent mille rations de pain, de vin et de viande à l'armée française. Le 30 il avait été pillé par les Bavaois, et du 1<sup>er</sup> au 10 septembre il eut sans discontinuer des ennemis à loger et à nourrir. Je dois dire cependant que le premier jour une fois passé les Allemands se conduisirent avec la plus grande modération. C'est grâce à eux que nos blessés n'ont jamais manqué de vivres, et que lorsqu'ils furent en convalescence, nous pûmes tous les évacuer sur les lignes françaises.

Je dois aussi rendre hommage aux habitants de Raucourt et au dévouement qu'ils ont montré pendant cette douloureuse époque. Nulle part je n'ai vu les blessés accueillis, soignés, choyés, avec autant de cœur et de vraie bonté. J'ai vu de pauvres ouvriers se

priver de manger pour nourrir *leurs* blessés. C'est aux frais du bourg que les soldats ont été entretenus pendant trois semaines; et le jour de leur départ a été un jour de tristesse et de deuil. Plusieurs d'entre eux, très-gravement blessés, sont restés chez leurs hôtes jusqu'à la conclusion de la paix (1).

(1) Je ne puis nommer tous ceux qui, dans ces jours difficiles, se sont signalés par leur dévouement. Qu'il me soit permis cependant de citer les deux médecins, MM. Hennecart et Ledant, et MM. Guette et Husson qui ont su, quand le conseil municipal refusait de fonctionner, administrer la commune, faire face à toutes les réquisitions, nourrir à leurs frais de nombreuses familles d'ouvriers et soigner encore chez eux plus de vingt blessés. — Nous avons été aidés à Raucourt, le 30 et le 31 août, par la 8<sup>e</sup> ambulance internationale. Elle partit le 1<sup>er</sup> septembre au matin, non pour le champ de bataille de Sedan, mais pour Paris, par Reithel. Elle laissa à Raucourt trois chirurgiens qui y restèrent jusqu'au 6. Plus tard, MM. Faure et Baratier, de la 10<sup>e</sup> ambulance, vinrent nous aider et nous furent d'un grand secours. Ils restèrent à Raucourt jusqu'aux premiers jours d'octobre.